

Un peu d'arithmétique

Matilda aurait sincèrement voulu que ses parents fussent bons, affectueux, compréhensifs, honnêtes et intelligents. Qu'ils ne possèdent aucune de ces qualités, il fallait bien qu'elle s'y résigne, mais ce n'était pas de gaieté de cœur. Cependant, le nouveau jeu qu'elle avait inventé pour les punir l'un et (ou) l'autre chaque fois qu'ils lui faisaient des crasses contribuait à lui rendre l'existence un peu plus supportable.

Étant très petite et très jeune, le seul pouvoir que Matilda pût exercer contre eux était celui de l'intelligence. Du seul point de vue de l'ingéniosité et de la vivacité d'esprit, elle les dépassait sans peine de cent coudées.

Mais il n'en demeurait pas moins que comme toutes les petites filles de cinq ans, dans n'importe quelle famille, elle était toujours obligée de faire ce qu'on lui disait, si saugrenus que pussent être les ordres qu'elle recevait. Ainsi était-elle toujours contrainte de manger son dîner sur un plateau devant la télévision détestée. Et elle devait toujours rester seule l'après-midi

pendant les jours de semaine ; et, chaque fois qu'on lui intimait l'ordre de se taire, elle n'avait pas d'autre choix que d'obéir.

Ce qui lui avait, jusque-là, permis de garder son sang-froid, c'était le plaisir d'imaginer et d'appliquer à ses ennemis les ingénieuses sanctions de son cru, d'autant qu'elles semblaient efficaces, au moins pour de courtes périodes. Le père en particulier devenait moins bravache et moins odieux durant plusieurs jours lorsqu'il avait reçu sa dose des remèdes magiques de Matilda.

L'incident du perroquet dans la cheminée avait sérieusement douché ses parents et, pendant une bonne semaine, ils montrèrent un minimum d'égards envers leur petite fille. Mais, hélas, cette accalmie ne pouvait durer : l'accrochage suivant se produisit un soir, dans le salon. M. Verdebois venait de rentrer du travail ; Matilda et son frère étaient tranquillement assis sur le canapé, attendant que leur mère apportât les plateaux du dîner. La télévision n'avait pas encore été mise en marche.

Là-dessus, M. Verdebois fit son entrée en costume criard à carreaux, avec une cravate jaune. Les motifs orange et verts de la veste et du pantalon étaient à hurler. Il avait tout d'un bookmaker de bas étage endimanché pour le mariage de sa fille et, ce soir-là, il paraissait visiblement content de lui. Il se laissa tomber dans un fauteuil, se frotta les mains et, d'une voix forte, s'adressa à son fils :

— Eh bien, mon garçon, dit-il, ton père n'a pas perdu

sa journée. Il est nettement plus riche ce soir que ce matin. Rends-toi compte. Il a vendu cinq voitures et chacune avec un joli bénéfice. Sciure de bois dans la boîte, perceuse dans la gaine du compteur, un coup de peinture ici et là, plus deux ou trois autres petits trucs et les idiots se sont bousculés pour acheter.

Il tira de sa poche un bout de papier froissé et l'examina :

– Écoute, mon petit, dit-il, tourné vers son fils et dédaignant ostensiblement Matilda, étant donné qu'un jour je vais faire de toi mon associé, il faut que tu sois capable de calculer les bénéfices quotidiens réalisés par l'affaire. Va donc chercher un cahier et un crayon et voyons comment tu te débrouilles.

Docilement, le fils sortit de la pièce et revint avec ce qu'il fallait pour écrire.



– Note les chiffres que je vais te donner, dit le père tout en consultant sa feuille de papier. La première voiture, je l'ai payée 278 livres et je l'ai revendue 1 425. Tu y es ?

Le gamin de dix ans inscrivit avec une lenteur appliquée les deux nombres.

– La deuxième voiture, poursuivit le père, m'a coûté 118 livres et je l'ai revendue 760. C'est noté ?

– Oui, papa, dit le fils, c'est noté.

– Pour la troisième voiture, j'ai déboursé 111 livres et j'en ai tiré 999,50 livres.

– Tu peux répéter, dit le fils, combien tu l'as vendue ?

– 999,50 livres, reedit le père. Et ce chiffre-là, au fait, c'est un de mes petits trucs pour embobiner le client. Ne jamais demander 1 000 livres – toujours dire 999,50 livres. Ça paraît beaucoup moins sans l'être. Astucieux, non ?

– Très, dit le fils. Tu es fortiche, papa.

– La voiture n° 4 m'a coûté 86 livres – c'était une véritable épave – et je l'ai revendue 699,50 livres.

– Pas trop vite, dit le fils en notant les nombres indiqués. Ça y est. J'y suis.

– La cinquième voiture m'a coûté 637 livres et je l'ai revendue 1 649,50 livres. Tu as bien tout noté ?

– Oui, papa, répondit le gamin, en finissant d'écrire, laborieusement penché sur son cahier.

– Très bien, dit le père. Maintenant, calcule le bénéfice que j'ai fait sur chacune des cinq voitures et additionne le total. Ensuite, tu pourras me dire combien a empoché aujourd'hui cet être de génie qu'est ton père.



– Ça fait beaucoup de sous, dit le gamin.

– Naturellement, ça fait beaucoup de sous, dit le père. Mais quand on traite de grosses affaires, comme moi, il faut être un champion de l'arithmétique. Moi, tu comprends, j'ai quasiment un ordinateur dans le crâne. Il m'a fallu moins de dix minutes pour faire l'opération.

– Tu veux dire que tu l'as faite de tête, papa ? s'étonna le gamin, les yeux comme des soucoupes.

– Euh... pas exactement, répondit le père. Personne ne pourrait faire ça. Mais ça ne m'a pas pris longtemps. Quand tu auras fini, tu me diras quel bénéfice j'ai fait aujourd'hui. J'ai le total inscrit ici et je te dirai si tu tombes juste.

– Papa, dit Matilda d'un ton calme, tu as gagné exactement 4 303 livres et 50 pence.

– La paix ! dit le père. Ton frère et moi, on s'occupe de haute finance.

– Mais, papa...

– Tais-toi ! aboya le père. Cesse de jouer aux devinettes et tâche de réfléchir un peu.

– Voilà ta réponse, papa, insista Matilda avec dou-



ceur. Si tu ne t'es pas trompé, ça doit faire 4 303 livres et 50 pence. C'est ça le chiffre que tu as trouvé ?

Le père jeta un coup d'œil au papier dans sa main. Puis il sembla devenir soudain tout raide. Il y eut un silence.

– Répète-moi ça, dit-il au bout d'un moment.

– 4 303 livres et 50 pence, répéta Matilda.

Il y eut un autre silence. Le visage du père de Matilda virait au rouge sombre.

– Je suis sûre que c'est ça, ajouta Matilda.

– Espèce de... de petite tricheuse ! hurla brusquement



le père, l'index pointé sur sa fille. Tu as regardé mon papier ! Tu as lu en douce ce que j'avais noté !

– Papa, je suis de l'autre côté de la pièce, dit Matilda. Comment veux-tu que j'aie pu voir ?

– Ne te paye pas ma tête, hein ? cria le père. Bien sûr que tu as regardé. Tu as forcément copié. Personne au monde ne pourrait donner une réponse comme ça, surtout une fille ! Vous êtes une petite truqueuse, mademoiselle, voilà ce que vous êtes, une truqueuse et une menteuse !

À ce moment, la mère fit son apparition portant un grand plateau avec les quatre dîners – cette fois c'étaient des saucisses frites que Mme Verdebois avait achetées à la boutique de saucisses frites en rentrant de sa partie. Ses après-midi de loto l'épuisaient tant, semblait-il, physiquement et moralement, qu'elle n'avait jamais l'énergie de préparer un vrai repas du soir. Et ils n'échappaient à l'insipide contenu des barquettes d'aluminium que pour se retrouver devant d'épouvantables saucisses frites.

– Pourquoi es-tu si rouge, Henri ? s'enquit-elle en posant le plateau sur une petite table.

– Ta fille est une tricheuse et une menteuse, dit le père, en prenant son assiette de saucisses frites qu'il posa sur ses genoux. Allez, mets la télé en marche et que tout le monde la boucle.

